

PLAY STRINDBERG



Friedrich Dürrenmatt

Un projet de
Véronique Ros de la Grange et Jacques Michel

Du 31 mai au 20 juin 2018

THEATRE ALCHEMIC
GENEVE

HYBRIDES & COMPAGNIE
8, rue du Général Renault, 75011 Paris
+ 33 9 67 76 65 78
compagniehybrides@gmail.com

OÙ SOMMES-NOUS
Rue du Léman 5, 1201 Genève
+ 41 76 395 34 35
jac8@perso.ch

PLAY STRINDBERG

Danse de mort d'après August Strindberg

Friedrich Dürrenmatt

Mise en scène : Véronique Ros de la Grange

Collaboration artistique : Jacques Michel

Avec

Alice : Maria Mettral

Edgar : Jacques Michel

Kurt : Pierre Banderet

Scénographie : Véronique Ros de la Grange

Lumière : Nicolas Faucheux

Son : Fred Jarabo

Traduction de Hélène Mauler et René Zahnd. Ed.L'Arche
Adaptation de Véronique Ros de la Grange et Jacques Michel



PLAY STRINDBERG

Rituel pour un massacre

Quand le Suisse allemand Friedrich Dürrenmatt écrit « Play Strindberg » il réinvente "Danse de mort" d'August Strindberg pour lui faire cracher son venin. Trois titans sur le ring de la haine nous entraînent dans une partie de poker menteur sans issue. Une comédie amère marquée du sceau implacable d'un jeu de massacre revisité sous la forme d'un combat de boxe verbal. La charge drolatique et acide de la vie conjugale revue par Dürrenmatt en 1969 est une refonte complète du texte de Strindberg écrit en 1900, menée comme une enquête, comme seul sait les conduire Friedrich Dürrenmatt. Il procède par épuisement de chaque situation dramatique et propose un texte tendu à l'extrême. Une radicalité débarrassée de l'enveloppe naturaliste pour cette satire des méfaits de la vie conjugale.

Alice et Edgar célèbrent leurs quarante ans de mariage qu'il serait plus juste d'appeler leurs quarante ans de carnage.



Edgar, militaire atrabilaire et tyrannique et son épouse Alice, qui a sacrifié sa carrière d'actrice à son mariage, forment ce qu'il est convenu d'appeler un vieux couple, soudé par quarante années d'une existence commune qui s'apparente à un huis clos permanent dans lequel l'enfer est l'autre. Rendus inséparables par leur extrême solitude, ils cultivent une haine réciproque à la mesure de leurs illusions perdues et de leur échec partagé. Entre ces deux êtres torturés, unis par ce qui les déchire, se joue un impitoyable rituel quotidien de ressentiment et de détestation, un combat singulier impeccablement réglé par la force de l'habitude, dans lequel chaque mot échangé est un coup asséné à l'adversaire. Ils survivent dans les lambeaux de leur haine partagée. Un combat sans fin.



Ils sont seuls. A l'extérieur, c'est la fête. La musique. Chez eux c'est le silence. Les jeux de carte avortés, pathétiques sujets de concorde. Les conversations répétitives guidées par le fiel.

« *Le merdier du mariage. Tout mariage est un merdier.* » dira Edgar.

Arrive Kurt, le cousin d'Alice, son ancien amant et ami d'Edgar. Cette arrivée inopinée de Kurt qu'ils n'ont pas vu depuis vingt ans, vient relancer l'intérêt du jeu et le duo dévastateur ne tarde pas à se transformer en trio infernal. La tension s'exacerbe et la situation évolue dangereusement vers un incontrôlable paroxysme.

Play Strindberg est orchestré comme un match de boxe en douze rounds ponctués de coups de gong. Trois boxeurs sur un ring. Trois morts vivants qui tels des phénix se régénèrent avec plus de virulence après chaque estocade. Les passes de cette taumachie délirante emportent le trio dans une "danse de mort" qui les précipite dans leur défaite.

Le jugement est sans appel : seules les crapules peuvent survivre.



La haine est l'envers de l'amour plutôt que son échec. A ce jeu-là Alice et Edgar se sont trouvés. « *Crève un bon coup et on te prendra au sérieux !* » lance Alice à Edgar pris d'un énième malaise. Affreusement drôle, Play Strindberg tire à bout portant sur l'union sacrée du mariage. Un lynchage sans pitié.

« *Et alors ? J'ai voulu l'assassiner je ne sais combien de fois. Tout ménage nourrit des pensées de meurtre.* » dira Edgar.

Un jeu de massacre jusqu'au dénouement qui n'en n'est pas vraiment un, puisque l'Enfer n'a pas de fin. Les personnages sont habités d'une utopie nostalgique, celle de l'étreinte unique, de la première alliance humaine. Ici la haine semble le seul moyen de combler le vide, une manière de donner du sens à ce qui n'en a pas.

Au-delà de la satire des méfaits de la vie de couple, ce jeu de massacre virtuose constitue une parabole amère de la folie et des impasses de la vie sociale en général, comme le suggère une des dernières répliques de Kurt :

*« J'ai pu jeter un coup d'œil dans votre petit univers.
Dans le grand univers où je vis, les choses ne vont en aucune façon plus mal :
c'est l'échelle seulement qui diffère. »*



La réduction radicale des dialogues fait du texte une partition dans laquelle il revient aux acteurs d'insuffler de la vie. Ils devront aborder leur rôle dans le plus grand réalisme comme spectateurs du drame de leurs personnages. Des entités intermédiaires entre fiction et réalité pour servir un univers contemporain où le tragique et l'absurde sont indissociables.

Le langage dépouillé du mystère psychologique, est mis à nu, "exposé". La séparation entre le tragique et le comique s'estompe et on accède à cette forme essentielle, archaïque que l'on nomme farce, faite d'absurde, de déséquilibre et d'impitoyable âpreté proprement jubilatoire. La haine refoulée en chacun de nous trouve, à la vue de ces êtres confondants, à se satisfaire dans la raillerie issue d'une incroyable cruauté. C'est un rire cruel et désolant, un rire de hyène. La situation grotesque de ce trio, des couples qui le composent, devient alors le symbole universel de l'existence où se reflète la dérisoire pantomime de la Comédie Humaine.

La musique est constitutive de ce drame. L'action se déroule autour d'un piano, objet transitionnel, lieu du fantasme de l'espoir, caisse de résonance des émotions, chambre d'écho des tensions qui se développent sur scène. Le piano devient le lieu des retrouvailles avec Kurt et sera aussi l'instrument de la "mise à mort" d'Edgar. Le piano forme un lien, un corps vibrant, entre Alice, Edgar et Kurt. A la fin du combat Alice se retrouve dans une profonde solitude face à son piano et

« La Chanson de Solveig »



*L'hiver peut s'enfuir, le printemps bien aimé
Peut s'écouler.
Les feuilles d'automne et les fruits de l'été,
Tout peut passer.
Mais tu me reviendras, Ô mon doux fiancé,
Pour ne plus me quitter.
Je t'ai donné mon cœur, il attend résigné,
Il ne saurait changer.*

*Que Dieu daigne encore dans sa grande bonté,
Te protéger,
Au pays lointain qui te tient exilé,
Loin du foyer.
Moi je t'attends ici, cher et doux fiancé,
Jusqu'à mon jour dernier.
Je t'ai gardé mon cœur, plein de fidélité,
Il ne saurait changer.*

NUL ESPOIR D'ETRE SAUVÉ CHEZ DÜRRENMATT

PLAY STRINDBERG EN 2018

Par sa démarche Dürrenmatt ouvre la voie de la refonte et de l'actualisation de ce scénario diabolique et définitivement actuel.

« Les histoires d'amour finissent mal en général »

Monter Play Strindberg en 2018 c'est faire résonner la permanence de la quête d'Amour, le dualisme Eros Thanatos et la violence éperdue des relations dans la structure d'un couple infernal. Chacun étant prisonnier, enfermé dans la relation conjugale, ayant un rapport sensuel et quasiment érotique à la brutalité, à la méchanceté, à la violence qu'elles soient secrétées ou reçues. Il y a une grande mélancolie chez Alice et Edgar. Ils se débattent avec fureur face au vide, à la mort, à la vieillesse, à l'ennui, à l'usure, aux illusions perdues.

« Les amours perdues ne se retrouvent plus et les amants désunis peuvent toujours chercher »

Nous travaillerons sur un espace qui pourrait être un théâtre abandonné. Un théâtre des opérations au sens guerrier du terme, un champ de bataille. On découvre Alice et Edgar après la grande destruction de leurs utopies. Leurs charges agressives et destructrices sont comme des répliques après un tremblement de terre. Ils n'y a que des décombres affectifs. Ils sont attachés, enchaînés l'un à l'autre, rodés à leur rituel cruel qui les tient en vie. Et de la vie il y en a beaucoup chez ces deux êtres perdus face à l'infini. Kurt, figure de l'amant, de l'ami, arrive de l'extérieur, de l'autre monde. Il nous rappelle qu'il y a un ailleurs. Il vient attiser le feu, observer l'incendie et repart, rassuré de ne pas s'être consumé à ce jeu dangereux et impénétrable. C'est une sorte de pompier-pyromane qui restera un corps étranger à cette entité fusionnelle Alice-Edgar. Dramaturgiquement Kurt nous aide à observer ce couple démoniaque, à le supporter et finalement à pouvoir nous y reconnaître.



Il faudra créer un espace métaphorique de l'enfermement, de la fin des choses.

Il faudra échapper au temps, à l'époque et au réalisme.

C'est une sorte de cauchemar avec une recherche de beauté.

Mélancolie, violence, espoir, beauté, résignation,
arrangements machiavéliques, humanité, Eros Thanatos...

Nous nous appuyerons sur la forme des douze rounds proposée par Dürrenmatt et des coups de gong qui séparent les scènes. Chaque coup de gong sera un espace temps pour faire résonner la fêlure universelle, la métaphore, la poésie.

« La poésie dans une œuvre c'est ce qui fait apparaître l'invisible ».

Il faudra trouver l'équilibre dans le jeu pour que ces trois personnages soient hyper concrets tout en se dégageant du naturalisme. De même qu'il faudra être dans un espace intemporel de manière à se soustraire de toutes notions d'époque.

Sommes- nous aujourd'hui, dans le passé, dans le futur ?



La question sera d'être au présent dans un temps imaginaire qui ouvrira une chambre d'écho sur les bruits de l'humanité et la conscience de notre statut de mortel.